

Opposer l'humanisme au transhumanisme a-t-il un sens ?

Le transhumanisme est-il un humanisme ? Face au transhumanisme, comme doctrine et comme proclamation, le réflexe courant est de brandir l'humanisme : « au transhumanisme, opposons l'humanisme ». Humanisme et transhumanisme supposent tous deux une tentative de définition de l'homme. Dans les deux cas, aucune définition ne vise une vérité figée de l'homme : elles dessinent toutes deux une humanité dont la marque est l'instabilité. Vu positivement, cette instabilité est progrès. Une chose est sûre, la nature humaine qui était un donné intangible, est désormais une matière malléable susceptible d'être l'objet de discours politiques, éducatifs, médicaux, économiques et techniques. Une telle conception de l'humanité en fait un objet de vouloir plutôt que de savoir, d'avoir plutôt que d'être. Partant de cette instabilité anthropologique, le transhumanisme veut fabriquer un « nouvel humain », un humain augmenté (*enhancement*). L'humanisme promeut plutôt un « mieux humain », un humain éclairé par la pratique des arts libéraux.

La critique du transhumanisme par l'humanisme repose sur une idée : le fait qu'il n'y a pas de *continuum* entre le « mieux humain » de l'humanisme et l'« humain augmenté » du transhumanisme. Contrairement à l'humaniste, le transhumain ne s'épanouit pas dans son humanité. Sa nature humaine est destinée à être dépassée. L'humanisme assumerait la finitude et la fragilité d'une conception de la nature humaine, alors que le transhumanisme introduirait de l'artificiel dans le naturel, de l'infini dans la finitude, de la démesure dans la mesure. L'humanisme assumerait une ouverture à la transcendance, alors que le transhumanisme serait une volonté d'auto-transcendance de l'homme (ce qui est la définition du transhumanisme par Julian Huxley¹).

Malgré ces apparentes contradictions, le transhumanisme revendique et assume son affiliation philosophique à l'humanisme. La déclaration transhumaniste de 2002 comporte, en son point 7, cette phrase qui a le mérite de la clarté : « Le transhumanisme englobe de

¹ « Peut-être que transhumanisme pourrait servir : un homme restant homme, mais se transcendant lui-même, en réalisant de nouvelles possibilités par et pour sa nature humaine ». Julian Huxley, *New Bottles for New Wine*, London : Chatto & Windus, 1957, pp. 13-17, trad. Fr. Libourel

nombreux principes de l'humanisme moderne ». Cette revendication n'est pas à prendre à la légère. Si on la prend au sérieux, l'émancipation et le progrès revendiqués par l'humanisme trouveraient leur prolongement dans le projet transhumaniste. La technique serait une chance à saisir pour passer du « mieux humain » au « nouvel humain ». Pour comprendre cette affiliation, il convient d'identifier les principes humanistes assumés par le transhumanisme, et d'étudier la manière dont ils sont englobés par le transhumanisme. S'il appert que le transhumanisme est bien le prolongement de l'humanisme dans un cadre post-moderne, la question se pose alors inmanquablement : est-il vraiment pertinent de promouvoir aujourd'hui l'humanisme face au transhumanisme ?

L'objet de cet article est de montrer qu'il y a de réelles porosités entre l'humanisme et le transhumanisme. Il ne s'agit pas simplement pour le transhumanisme de récupérer de l'humanisme ce qui peut servir à son projet, voire de se construire une légitimité historique et philosophique, mais il s'agit de montrer ce qui est invariant entre les deux : la technophilie, la logique du projet, le rapport artificiel à sa propre nature. Quoiqu'il en soit des contradictions manifestes, il est en toute rigueur difficile, voire impossible, de se servir de l'un (l'humanisme) pour combattre l'autre (le transhumanisme).

I. Humanisme & transhumanisme

1. Les porosités historiques entre l'humanisme et le transhumanisme

Le transhumanisme est un acteur important du débat à tous les niveaux : philosophique, religieux, éthique, politique, épistémologique. Il a déjà une histoire, et donc une préhistoire. Quoiqu'il soit présenté et qu'il se présente parfois lui-même comme un déracinement, le transhumanisme a bien des racines, et il les revendique. Les idées et les images qu'il propose ne sont pas toutes neuves, reconnaît le rapport « *Human Enhancement* » commandé par l'Union Européenne en 2009². Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le transhumanisme ne repose pas sur une *tabula rasa* et assume une partie de l'histoire qui l'a précédé.

² Rapport « Human Enhancement », 2009, commandité par le Parlement Européen via l'unité STOA

L'héritage humaniste du transhumaniste est à tout le moins ambiguë, sinon paradoxal. Le transhumanisme veut bien augmenter l'homme et l'affranchir de sa condition naturelle par le progrès des sciences et des technologies. En cela, il rejoint le projet d'émancipation humaniste dans son essence même ; le transhumanisme se comprend lui-même effectivement comme une émancipation, non pas seulement des traditions et des conservatismes comme dans le cas de l'humanisme, mais également de la condition naturelle elle-même, au moyen de l'usage des biotechnologies. C'est l'*enhancement*, que ne recouvre que partiellement le terme français d'« augmentation ». En cela, le transhumanisme transforme le projet des Lumières, il s'appuie sur celui-ci tout en modifiant ses concepts et ses acquis, à travers d'autres apports. L'anti-humanisme du XXe siècle a reconfiguré la notion d'humain. C'est pourquoi le transhumanisme puise dans d'autres courants, notamment dans le néolibéralisme (Max More) et dans l'individualisme, mais aussi dans l'idée d'une justice sociale à la John Rawls (le projet de James Huges est de construire un transhumanisme social et équitable). En un certain sens, le transhumaniste est le resurgissement du projet humaniste au milieu des décombres laissés par la déconstruction de la postmodernité et du XXe siècle.

Dans les faits, on retrouve effectivement de nombreuses corrélations entre l'humanisme et le transhumanisme, au moins sur deux points : leur vision de la perfectibilité de l'être humain et leur confiance dans les progrès de la raison et la technique. « Le transhumanisme bien compris c'est l'humanisme progressiste capable d'intégrer les révolutions technoscientifiques théoriquement et pratiquement », écrit Gilbert Hottois, philosophe du transhumanisme³. La volonté de maîtriser la nature, et plus particulièrement l'humaine nature, la volonté de domination et de puissance par le développement technologique, l'auto-transcendance de l'homme, et plus largement encore, l'idée que l'homme est maître de son propre destin et de sa propre nature sont des *topos* de l'histoire de l'humanisme. Les transhumanistes convoquent régulièrement le taoïsme, les Grecs, Pic de la Mirandole, Francis Bacon, Julien de la Mettrie, Nietzsche⁴. Au XIII^e siècle, saint Thomas d'Aquin soulignait que l'homme est image de Dieu parce qu'il est cause de lui-même, *per se potestavium*⁵. C'est une rupture anthropologique majeure : l'homme n'est plus un maillon dans l'Univers rigoureusement déterminé du *Kosmos* Grec ; il n'est plus seulement un être

3 Gilbert Hottois, « Humanisme, transhumanisme, posthumanisme », in *Revista Colombia de Bioética*, vol. 8, n. 2, juillet-décembre 2013, *abstract*

4 Franck Damour, *La tentation transhumaniste*, Salvator, Paris, 2015, p.83

5 Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*, IIa IIae, prologue

totale­ment hétéro­nome dans ses actions, il n'est plus entière­ment déter­miné par la Providence et l'histoire sacrée. La définition de l'homme est calquée sur celle de Dieu, parce qu'il est son image : il est maître de ses propres actes, il possède le libre-arbitre et il est « cause de lui-même ». C'est la doctrine thomiste de l'autonomie des causes secondes. A la Renaissance, Pic de la Mirandole ouvre la page humaniste. Dans son *discours sur la dignité de l'homme*, l'homme est présenté comme l'être qui n'est rien, c'est-à-dire un être tout-en-puissance. Cette totipotence anthropologique donne l'idée d'une amélioration de l'humanité chez Condorcet, en 1795 dans son *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, où il pose la problématique qui sera exactement celle du transhumanisme : « l'espèce humaine doit-elle s'améliorer ? ». L'idée transhumaniste est en germe.

Lorsque Nick Bostrom, l'un des principaux représentants du courant transhumaniste, formalise son projet, il le présente comme un vaste plan d'amélioration de l'humain, non seulement au plan technique et physique, mais aussi émotionnel et moral. « Nous sortirons alors de l'enfance de l'humanité pour entrer dans une ère posthumaine »⁶. L'« enfance de l'humanité » est une référence explicite à l'*Aufklärung* kantienne, qui « permet à l'homme de sortir de l'immaturation dont il est lui-même responsable »⁷. Prolongeant l'éveil humaniste, le transhumanisme va cependant plus loin, et introduit une rupture nette. L'éveil l'humanité n'est plus seulement une émancipation qui libère les potentialités naturelles de l'homme, mais il provoque un basculement d'une condition à une autre. Max More, l'autre pilier du transhumanisme, le décrit nettement :

« Comme les humanistes, les transhumanistes privilégient la raison, le progrès et les valeurs centrées sur notre bien être plutôt que sur une autorité religieuse externe. Les transhumanistes étendent l'humanisme en mettant en question les limites humaines par le moyen de la science et de la technologie combinés avec la pensée critique créative. (...) Nous défendons l'usage de la science pour accélérer notre passage d'une condition humaine à une condition transhumaine ou posthumaine. Comme l'a dit le physicien Freeman Dyson : "L'humanité me semble être un magnifique commencement, mais pas le dernier mot"... »⁸.

Totipotence anthropologique, progrès, éveil : à travers le prisme de ces idées, le transhumanisme est bien un humanisme.

6 Nick Bostrom, *Human Reproductive Cloning from the Perspective of the Future*, décembre 2002

7 Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*,

8 Max More, *Principes extropiens 3.0*, mars 2003

2. Le transhumanisme réassume la logique du projet de l'humanisme

Comment le transhumanisme réassume-t-il ces idées humanistes ? Le transhumanisme est une rébellion contre l'ordre du monde et la consistance du réel, qui reprend ses droits sur la volonté humaine par la mort, la maladie, la souffrance... Au fond, le transhumanisme est une forme de réponse à la question de la mort, de la souffrance et du mal. Pour améliorer la vie humaine, il veut l'affranchissement de la condition présente, considérée comme pesante, lourde, poreuse. La technologie a pour lui une dimension haltérophilique et sotériologique : à terme, son développement a pour objectif de *supporter* le mal du monde et de le guérir, voire de le sauver définitivement – c'est la Singularité⁹. L'existence humaine s'allègera par l'utilisation, plus ou moins raisonnée, des technologies. C'est l'impératif hédonistique du transhumanisme, qui veut lutter contre la cruauté de la vie humaine et la souffrance. Elle permettra de passer « de la chance au choix » - *From Chance to Choice*, qui est le titre d'un des ouvrages fondateur du transhumanisme, Allen Buchanan¹⁰.

L'idée d'augmentation de l'humain est déjà disséminée dans la société contemporaine, et elle avance plus ou moins masquée. C'est plus qu'une idée, c'est un projet. Il a des répercussions très concrètes. Ce projet prend l'aspect d'un « eugénisme libéral » (Habermas), où les femmes enceintes qui sont confrontées à la naissance d'un enfant « difforme », trisomique par exemple, font le choix d'avorter. L'enfant trisomique ne rentre pas dans le « projet » de famille. Par sa différence d'être, il déborde le cadre du projet familial. La somme de toutes les décisions individuelles et « libres » forme un tout eugéniste, sans la contrainte de l'Etat mais avec son aval. Cette logique du projet, qui fait primer la volonté sur l'être et abouti à l'eugénisme des personnes trisomiques est dénoncée comme un « transhumanisme » par le président de la Fondation Jérôme Lejeune, Jean-Marie le Méné, dans *Les Premières victimes du transhumanisme*¹¹. Une expression du droit français signifie encore mieux cette logique du projet. Dans le droit qui « encadre » la recherche sur l'embryon humain et l'ingénierie biomédicale, le « *projet parental* » est un lien sémantique et volitif qui relie l'embryon humain

9 Pour les transhumanistes, la Singularité est ce moment de bascule dans l'histoire de l'humanité. C'est « un changement comparable à l'émergence de la vie humaine sur Terre », peut-on lire sur le site iatranshumanisme.com.

10 A. Buchanan et alii, *From Chance to Choice, Genetics and Justice*, Cambridge University Press, 2000

11 Jean-Marie le Méné, *Les Premières victimes du transhumanisme*, P.-G. de Roux, Paris, 2016

au droit de vivre. Un embryon créé en laboratoire et conservé dans l'attente d'une hypothétique implantation dans un utérus, a sa vie suspendue à la présence pour lui d'un « projet parental ». L'embryon dépourvu de « projet parental », c'est-à-dire qui ne fait l'*objet* d'aucune volonté de poursuivre l'aventure de la vie de la part des parents, est détruit ou donné à la recherche. Le « projet parental » est une notion particulièrement pertinente pour comprendre comment la volonté humaniste de maîtriser la nature devient la volonté proprement transhumaniste de maîtriser sa propre nature. Par l'importance de son utilisation – qui conditionne le droit à la vie ou la mise à mort d'êtres humains, l'expression « projet parental » dévoile le *continuum* épistémique entre humanisme et transhumanisme. Cette logique méliorative, qui vise à améliorer l'homme par n'importe quels moyens (y compris par le tri et la suppression des « moins bons »), relève entièrement de la logique du projet. Elle est inscrite dans les gènes de l'humanisme *et* du transhumanisme. Cette logique qui voit le monde comme un « projet » à maîtriser est dénoncé par des éthiciens comme Michael Sandel. « Elle menace de faire disparaître notre appréciation du caractère donné de la vie, et de nous laisser sans rien d'autre à affirmer ou à contempler que notre propre volonté », écrit-il dans son essai de 2007¹². Faute d'être en capacité de rendre l'homme meilleur, les moins bons sont éliminés. Les femmes ont les enfants qu'elles choisissent d'avoir, quand elles choisissent de les avoir ; pourquoi l'humanité se priverait-elle de ne garder que les meilleurs ? L'enfant n'est plus reçu comme un don, mais il entre dans le cadre d'un projet. S'il n'entre pas dans ce projet, il n'y a aucune raison qu'il vive. En cela, le transhumanisme fournit effectivement un support idéologique aux biopolitiques eugénistes : planifier les naissances, techniciser la reproduction, sélectionner les enfants à naître. Pour Rémi Brague, cette planification pose la question sous-jacente de la fin de l'humanité : « Avec les techniques modernes de contrôle des naissances répandues dans les régions avancées du globe, l'existence de la génération suivante dépend d'ailleurs de plus en plus de la décision libre de celle qui la précède, et de moins en moins de l'instinct ou du hasard... »¹³.

Puisant dans cette logique du projet, qui ne concerne plus seulement la domination de la nature, mais également la domination de la nature humaine elle-même, le transhumanisme fonde ses racines dans une anthropologie de la maîtrise technique qui est déjà bien présente dans le droit positif (qui ne se réfère à aucune nature) et dans la philosophie postmoderne, qui a déconstruit la nature. Au fond, il se présente une utopie qui prophétise la réalisation concrète

12 Michael Sandel, *Contre la perfection, l'éthique à l'âge du génie génétique*, éd. fr. VRIN, Paris, 2016, p. 75

13 Rémi Brague, « L'humanisme est-il en voie de disparition ? », *Cités* 3/2013 (n° 55), p. 94

des mythes qui sont déjà dans l'air du temps. Franck Damour écrit qu'« elle est l'utopie qui met en récit certaines forces à l'œuvre dans notre temps, et qui entend faire de ces forces notre destinée. Elle est l'utopie qui veut nous faire aimer ces forces »¹⁴. Pourtant, le XXe siècle philosophique n'a pas été franchement humaniste.

3. Humanisme et transhumanisme ont des ennemis communs

Le transhumanisme n'est pas seul, et à côté de ses adversaires directs dit « bioconservateurs », il y a des philosophies directement concurrentes, qui ont toutes un rapport spécifique à l'humanisme. On repère ainsi au moins trois grands courants qui se réfèrent directement à l'humanisme : le *transhumanisme*, pour l'accomplir définitivement (c'est notre hypothèse), le *post-humanisme*, pour le dépasser et l'*anti-humanisme*, pour le déconstruire.

Les philosophes du soupçon comme Jacques Derrida ou Michel Foucault sont les principaux critiques de l'humanisme au XXe siècle, qui a été critiqué comme essentialiste, progressiste, racialisé, scientiste, techniciste, idéologique, coercitif, bref comme l'un des principaux vecteurs du « phallo-logo-blanc-centrisme ». L'humanisme et son héritage ont été disséqués, disséminés, déconstruits. « L'héritage le plus pesant qui nous vient du XIXème - et dont il est grand temps de nous débarrasser - c'est l'humanisme... Notre tâche est de nous affranchir définitivement de l'humanisme », écrit Michel Foucault¹⁵. Une critique philosophique détaillée a été tenue sur la technique (Martin Heidegger, Hannah Arendt, Jacques Ellul) ; en parallèle, la phénoménologie a exploré des voies souterraines pour extraire le monde vécu du positivisme scientifique et technique (le monde de la vie de Husserl, le monde sauvage de Merleau-Ponty, la Vie de Michel Henry). On aurait également changé de paradigme scientifique, et l'idée d'un progrès linéaire de la science n'est plus à l'ordre du jour (Thomas Kuhn, Ilya Prigogine, Jean Ladrière, etc...) : l'épistémologie de la rupture, de l'historique et de la structure, se sont imposées en face d'un progrès scientifique conçu comme une flèche. Ce mouvement de distanciation des thèses humanistes a touché également la théologie (cf. *la théologie de l'Espérance* de Jürgen Moltmann). Cette nuée de penseurs très critiques envers l'humanisme peut prendre le nom de post-humanisme ou

14 Franck Damour, *La tentation transhumaniste*, Salvator, Paris, p.104

15 Michel Foucault interrogé dans la *Quinzaine Littéraire* du 16 mai 1966

d'antihumaniste : des expressions qui décrivent que l'homme est une chose qui est dépassée ou qui est en voie de l'être. Leur œuvre est toute entière dédiée à la déconstruction du projet des Lumières et de l'humanisme. Ces auteurs, philosophes, métaphysiciens, phénoménologues, épistémologues, théologiens et historiens ne sont pas mobilisés par les transhumanistes pour la simple et bonne raison qu'ils dénoncent ce sur quoi le transhumanisme se construit.

Les critiques de l'humanisme pensaient en avoir définitivement fini avec les visions du monde hégémoniques et universalistes. C'était sans compter sur le retour de l'idée de progrès et de positivisme scientifique sous l'étiquette du transhumanisme, qui réassume toutes les valeurs de l'humanisme pour les prolonger et les *transformer*. Car le transhumanisme critique fortement les philosophes du soupçon et leur déconstruction ; le transhumanisme ne déconstruit pas, il veut construire ; il ne soupçonne pas, il veut savoir ; il ne se considère pas comme une option parmi d'autres, il se voit comme la seule option pour que l'humanité survive à sa propre nature. Après l'effondrement des grands récits de la modernité, les Lumières, l'universalisme et l'humanisme au XX^e siècle, le transhumanisme est apparu au milieu des décombres comme une nouvelle narration apte à réorienter l'humanité. « Le transhumanisme est le vecteur d'un Grand Récit renouvelé », écrit Gilbert Hottois¹⁶. Reste que ce « Grand Récit » prolonge indubitablement de nombreux points de l'humanisme des Lumières. Le XX^e siècle est anti-humaniste, mais il faut peut-être reconnaître que cette déconstruction de l'humanisme a ouvert la voie au transhumanisme.

II. Le transhumanisme conteste-t-il la place de l'homme ?

1. Le transhumanisme est-il une soumission de l'homme à son propre projet ?

Cette logique du projet, de la maîtrise et de l'arraisonement, est ce qui fonde la surface de contact entre le transhumanisme et le transhumanisme. Il convient cependant de remarquer qu'à d'autres égards, le transhumanisme est aussi un projet de dépossession de la

¹⁶ Gilbert Hottois, « Humanisme, transhumanisme, posthumanisme », in *Revista Colombia de Bioética*, vol. 8, n. 2, juillet-décembre 2013, p. 165

nature – y compris de la nature humaine, qui conduit à une sorte de désacralisation, voire de dédivinisation de l'homme. En cela, il va radicalement à l'encontre de l'humanisme moderne. poursuit plutôt la pente du déconstructionnisme, critique majeur du projet humaniste.

Le philosophe Christian Godin apporte en effet une nuance de taille au projet humaniste de domination de l'homme. Son omnipotence de façade cacherait en fait une soumission autrement plus radicale à son propre projet. « Le transhumanisme parle sur le mode de l'impératif catégorique : le corps doit s'adapter à un nouvel environnement technoscientifique. »¹⁷ S'adapter, selon le Larousse, veut dire « modifier la pensée, le comportement de quelqu'un pour le mettre en accord avec une situation nouvelle, ou modifier quelque chose pour l'approprier à quelqu'un, le mettre en accord avec quelque chose ». À travers le transhumanisme, ce n'est plus l'homme qui adapte le monde à lui, c'est lui, l'homme, qui doit s'adapter à sa propre technique, celle-là même qui avait été mise en place pour qu'il assoie sa domination sur le monde. Si l'on suit le philosophe Christian Godin, nous assistons peut-être à une entreprise d'aliénation de l'homme à un principe qui s'autonomise : la techno-science.

Martin Heidegger proposait une grille de lecture de l'histoire de la métaphysique occidentale, qu'il lisait à travers une structure : l'onto-théo-logie – toute pensée était prise entre l'être, Dieu et le langage. Avec une mise en garde : la figure de l'homme disparaîtrait dans ce triangle métaphysique. Avec le transhumanisme, ce système hétéronomique demeure, mais la technique remplace Dieu : nous sommes peut-être dans un nouveau triangle, une onto-techno-logie. Nick Bostrom et Max More voulaient prolonger le projet de l'*Aufklärung* kantienne - « sortir l'enfance de l'humanité pour entrer dans une ère transhumanisme posthumaine » - en libérant l'humanité des hétéronomies par le progrès technique. A l'inverse de leur objectif initial, leur projet engage peut-être l'humanité dans une nouvelle forme d'auto-aliénation. En France, des philosophes comme Christian Godin et Rémi Brague alertent inlassablement sur ce risque.

2. L'anthropologie du va-et-vient

17 Christian GODIN, « Le post-humain, la barbarie qui vient. », *Cités* 3/2013 (n° 55) , p. 85

Qu'en est-il du concept d'homme, pris dans l'alternative de sa propre démesure (humanisme / transhumanisme) et de son humilité ontologique (posthumanisme, antihumanisme) ? Quand les bioconservateurs évoquent le transhumanisme, ils le relient au paradigme anti-spéciste, qui est un nivellement ontologique de l'homme aux animaux, et au paradigme déconstructiviste, qui, critique l'emprise des catégories classiques – *nature, logos, unité, ect.* – sur la perception que l'homme a de lui-même. Luc Ferry décrit le transhumanisme comme une « idéologie déconstructionniste, égalitariste, antispéciste et proécologiste »¹⁸. Ces idéologies, qui relèvent d'ailleurs plus du posthumanisme que du transhumanisme, dévaluent ontologiquement l'être humain. Elles vont donc à l'encontre du projet humaniste, qui cherchait à relever l'homme au-delà de l'ordre de la nature et de sa propre nature, par sa maîtrise et sa connaissance de la création. Rémi Brague, interrogé par Christian Godin dans la revue *Cités*, fournit des pistes critiques de l'histoire de l'anthropologie philosophique qui peuvent permettre de répondre à cette question. Il présente la dynamique de l'histoire anthropologique sous la forme de marches en « ziggourat », ces temples babyloniens qui présentent une structure dans laquelle chaque étage repose sur celui du dessous :

« Une première étape est sans doute préhistorique c'est l'idée d'une différence entre l'homme et le reste du monde, dont l'animal. La deuxième, bien attestée en Grèce ancienne comme dans la Bible, et jusqu'à la Renaissance, ajoute que l'homme est non seulement différent du reste, mais qu'il lui est supérieur, qu'il vaut mieux que lui. On se rappelle qu'à travers la distinction entre l'*actus hominis* et l'*actus humani*, les médiévaux savaient maintenir la différence entre l'homme mesurable, défiguré, tombé au rang d'objet et l'homme dans son humanité. La troisième, à partir du début du XVII^e siècle, ajoute encore le projet d'une domination de la nature, avec Francis Bacon (...) et Descartes. La quatrième, née vers les années 1840, affirme enfin que l'homme est ce qu'il y a de plus haut, tout court, qu'il n'y a rien ni personne au-dessus de lui, qu'il est donc lui-même une sorte de dieu. »¹⁹

On remarque que le projet de la modernité est corrélatif d'une certaine divinisation de l'idée d'homme, et qu'il est aisément datable. Elle est le fruit d'un choix conscient. La dynamique veut que l'homme se comprend lui-même en dehors du reste de la nature, comme un être proprement *méta*-physique - en-dehors de la physique - et même, d'une certaine façon,

18 Luc Ferry, *La révolution transhumaniste*, Plon, Paris, 2016, p. 87

19 Rémi BRAGUE, « L'humanisme est-il en voie de disparition ? », *Cités* 3/2013 (n° 55) , p. 95

au-delà de la physique. Cette lecture de l'histoire de l'anthropologie philosophique déploie nettement la logique du projet, dont nous avons parlé plus haut, et qui correspond en tous points à l'humanisme des Lumières. Maître et dominateur du monde, l'homme en est même le configurateur, depuis l'idéalisme allemand du XVII^e siècle. Remettant en question cette histoire, le monde contemporain apporte une nouvelle configuration, dont le transhumanisme participe. L'homme sera-t-il la victime de sa propre configuration créatrice ?

Pour Rémi Brague, le monde contemporain, post-moderne et/ou transhumaniste, se caractérise en effet par le fait qu'il déploie une dynamique qui va à rebours de ce projet de domination. L'homme n'est plus le dominant, le propriétaire du monde, il se rabaisse progressivement au rang des animaux :

« Ces marches, nous en avons redescendu trois : on conteste le droit de l'homme à dominer la nature, comme le fait le mouvement écologique(...); puis on nie la supériorité morale de l'homme par rapport aux autres animaux (...); enfin on voudrait n'y voir qu'un animal parmi d'autres, un singe un peu plus chanceux peut-être, voilà tout... »²⁰.

Avec cette dégradation ontologique du concept d'homme, le projet des Lumières, humaniste et moderne, est battu en brèche dans ses fondements même. La « descente » à rebours du projet moderne va à l'encontre de l'appropriation du monde par l'homme. Elle nie, voire annihile les postures de dominations de l'homme sur la nature et sur sa propre nature. Elle le décentralise et frappe sa subjectivité. Ce sont là les trois coups portés à l'orgueil humain, selon Sigmund Freud : Copernic, qui déplace la terre de sa position centrale, Darwin, qui décentralise l'homme de l'évolution et Freud lui-même, qui montre que l'homme n'est même pas maître chez lui²¹. Ces coups reformulent la question de la légitimité de l'homme. L'humain ne jouit plus d'une prééminence dans le grand foisonnement du vivant ou l'étalage de la technique. C'est une forme d'humilité anthropologique. Elle prend l'aspect de deux formes de postmodernisme que nous avons déjà évoqué : l'écologisme, qui est une volonté de démaîtrise de l'environnement, et l'antispécisme, qui est l'aplatissement des frontières ontologiques entre l'animal et l'homme. Dans ce contexte, le succès du transhumanisme révèle un paradoxe : l'homme est une chose comme les autres, et pourtant il s'accorde le droit de les maîtriser et de s'augmenter lui-même. « On se trouve donc devant le paradoxe d'un roi qui croit n'être qu'un usurpateur, et qui n'en proclame que plus fort ses "droits" »

20 Rémi BRAGUE, « L'humanisme est-il en voie de disparition ? », *Cités* 3/2013 (n° 55), p. 94

21 Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1921

et sa "dignité". Ce qui, d'ailleurs, correspond très bien à la psychologie du parvenu »²², écrit Rémi Brague.

Pourtant, ajoute Rémi Brague « la quatrième marche, le socle du trône de l'homme, est restée incontestée ». Dans cette histoire de la pensée humaine, l'homme est désormais comme en suspens au milieu d'un vide ontologique. Les marches fondatrices sur lesquelles s'appuyait la structure en ziggourat se sont effondrées. Ne demeure qu'une entité suspendue dans le vide, l'homme « divinisé », sur son trône. Divinisé, mais ravalé au rang des choses, de la nature et esclave de sa propre physiologie. Sur un fond de métaphysique chrétienne, l'humanisme posait clairement la différence de nature entre l'homme et le reste de l'Univers. Cet axiome demeure, alors que le reste s'est effondré. Le transhumanisme implique-t-il une forme de contestation du « trône » de l'homme ou, au contraire, est-il une réaction technophile et anthropophile à cette dévaluation ontologique du règne de l'homme ? Force est de reconnaître que la réponse à cette question est extrêmement ambiguë, voire paradoxale. Peut-être que l'idée transhumaniste est une tentative de fuir ce paradoxe, et de répondre à la déconstruction par l'hyper-construction. Tel un jeu de cubes pour enfants, l'homme est déconstruit puis reconstruit à l'envi. « Cette énigme de l'identité est sans doute le point de départ de la réflexion transhumaniste : cette utopie tente de donner un sens à l'expérience commune que l'identité n'est pas claire, incarnée, mais flottante, sans limite précise, à l'expérience que le moi ne coïncide pas avec un seul état de son corps. C'est là que la jonction entre le post-humanisme et le transhumanisme qui veut réaliser cette déconstruction du sujet : un air du temps post-humaniste donne sa crédibilité au transhumanisme », écrit Franck Damour²³. Le meilleur allié du transhumanisme est le déconstructionnisme.

Conclusion

Selon Rémi Brague, dans les *Ancre dans le ciel*²⁴, l'humanisme athée a échoué parce qu'il a été incapable de justifier l'existence même des hommes, de dire pourquoi il est bon qu'il y ait des hommes sur la Terre. Le transhumanisme ne développe pas plus une

22 Rémi BRAGUE, « L'humanisme est-il en voie de disparition ? », *Cités* 3/2013 (n° 55), p. 94

23 Franck DAMOUR, *La tentation transhumaniste*, Salvator, Paris, 2015, p.83

24 Rémi Brague, *Les Ancres dans le ciel. L'infrastructure métaphysique*, Paris, le Seuil, 2011 ; réédition, paris, Flammarion, coll. « Champs », 2013, p. 13

démarche de justification existentielle, ni une anthropodécie. Cette étude montre que le transhumanisme a au moins deux présupposés majeurs qu'il partage avec l'humanisme : une technophilie et une anthropophilie. Il a une confiance absolue en l'homme et en ses capacités. Il a une vision presque surnaturelle de l'homme et de la technique, puisque leur perfectibilité peut amener l'homme *au-delà* de sa propre nature. Dans tous les cas, si l'on se réfère à l'hypothèse totalitaire commune aux communismes et au nazisme, qui est « celle de l'absence de stabilité de la nature humaine, celle de la possibilité de de changer la nature humaine. », selon Hannah Arendt²⁵, ce projet peut inquiéter à juste titre. Peut-être qu'en développant le projet humaniste de libération de l'homme jusqu'au bout, le transhumanisme engage un mouvement de superficialisation de l'homme. Comme le dit Hans Jonas, la technique tend à rendre l'homme superflu. Profondément technophile, le transhumanisme serait peut-être le dernier coup d'épée dans le concept d'homme tel qu'on l'a connu. Il rejoindrait en cela le posthumanisme, qui pose la disparition de l'homme.

Vivien Hoch, docteur en philosophie

25 Paul RICŒUR, préface de Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Agora, p. 15